

MON ONCLE  
EST REPORTER

*suivi de*

PASSAGE DE  
LA COMÈTE

Vincent Farasse



*ACTES SUD - PAPIERS*



*Mon oncle est reporter* : Camille vit à Lille et travaille à Bruxelles. Tous les jours il prend le TGV pour aller travailler. L'un de ses trajets se trouve dérangé par les sanglots d'une jeune femme en pleurs assise en face de lui, Delphine. Lorsqu'il la recroise par hasard peu après, un sentiment troublant se noue entre eux.

*Passage de la comète* : Deux traders, un canapé sur catalogue, une usine vide, une montagne à gravir, une fille trop discrète... Une multitude de fragments où chacun doit se confronter à la violence de la société contemporaine.

*Né en 1979, Vincent Farasse, auteur, comédien et metteur en scène, intègre l'ENSATT après une licence de philosophie et des études de musique. Il a mis en scène Mishima, Maeterlinck, Kateb Yacine ainsi que ses propres textes. En 2010, il est reçu en résidence à la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, où il écrit Passage de la comète. Vincent Farasse a également été auteur associé au CDR de Vire pour la saison 2012-2013.*

ACTES SUD ~ PAPIERS

ACTES SUD – PAPIERS  
Fondateur : Christian Dupeyron  
Éditorial : Claire David

Photographie de couverture : © Daniel Giry / Sygma / Corbis

© ACTES SUD, 2014

ISSN 0298-0592

ISBN 978-2-330-11018-5

MON ONCLE EST REPORTER

*suivi de*

PASSAGE DE LA COMÈTE

Vincent Farasse



# MON ONCLE EST REPORTER

---

## PERSONNAGES

Camille, trente ans  
Delphine, vingt-sept ans  
Adèle, trente et un ans



---

## I

CAMILLE. Nous étions ensemble depuis sept ans. J'étais sûr de mes sentiments. Sûr des siens. Je n'avais pas besoin de plus. Je voyais le mariage comme une garantie. Une sorte de contrat. C'est ça d'ailleurs, un contrat de mariage. Et je ne sais pas, j'ai toujours eu l'impression qu'un contrat, quel qu'il soit, était un acte de méfiance. Je n'avais pas besoin de contrat. Je n'en avais pas besoin.

DELPHINE. Et donc ?

CAMILLE. Pour elle, c'était très important. Sa famille est catholique. Je ne sais pas si elle est croyante mais elle a été élevée avec un certain sens du rituel. J'ai eu une éducation complètement déritualisée. J'ai toujours regardé ce genre de choses avec un petit sourire, vous savez, un peu libre-penseur. Mais pour elle, c'était très important. Et comme pour moi ça ne l'était pas, j'ai fini par dire oui. Et là...

DELPHINE. Oui ?

CAMILLE. Ça a été très étrange. Je me réjouissais surtout à l'idée d'une grande fête avec la famille, les amis, je pensais plutôt à la rigolade et au bon repas qu'à la cérémonie, je m'attendais à la passer tranquillement, comme ça, comme une formalité.

DELPHINE. Ce n'est pas ce qui s'est passé ?

CAMILLE. Quand je me suis avancé vers l'autel, c'était ma mère qui me donnait le bras, et elle je sais ce qu'elle en pense aussi, des rituels, de la religion, tout ça, je savais qu'elle aussi avait un petit sourire en coin... Mais au moment du rituel, au moment où nous avons échangé nos bagues... j'ai fondu en larmes. Mais pas des larmes discrètes qui coulent comme ça quand on est un peu ému, non. J'ai éclaté en sanglots et j'ai pleuré, pleuré comme jamais je n'avais pleuré. Des sanglots qui venaient de loin, de très loin. Elle aussi s'est mise à pleurer. À pleurer fort, très fort. Et j'ai eu l'impression que d'autres

---

---

gens commençaient à pleurer derrière nous. Et à ce moment-là, j'ai senti que quelque chose s'unissait entre nous deux. Quelque chose de très fort. Je ne suis pas croyant, mais ce jour-là, j'ai senti ce que ça signifiait, les liens sacrés du mariage.

DELPHINE. Je ne suis pas mariée.

*Silence.*

\*

*Chez Adèle et Camille.*

CAMILLE. J'ai rencontré une fille. Dans le train.

ADÈLE. Ah oui ?

CAMILLE. Oui.

*Un temps.*

ADÈLE. Qu'est-ce qu'elle faisait ?

CAMILLE. Elle pleurait. (*Un temps.*) Elle était assise juste en face de moi dans le carré. J'étais en train de travailler. Elle a éclaté en sanglots. Je préparais mes rendez-vous pour la semaine je faisais semblant de ne rien remarquer. Elle continuait. Elle continuait de pleurer. Elle collait son visage contre la vitre. Elle pleurait très fort. Je n'avais pas du tout envie d'entrer en discussion j'espérais qu'elle se calmerait. Elle ne s'est pas calmée.

ADÈLE. Qu'est-ce que tu as fait ?

CAMILLE. Rien du tout. J'ai fermé mon ordinateur, j'ai compris que je ne travaillerais pas. Je lui ai demandé si ça allait. Elle a répondu oui, et elle a pleuré encore plus. Elle pleurait tellement que son corps était comme secoué de convulsions. Alors j'ai posé ma main sur son bras et je lui ai parlé.

ADÈLE. Qu'est-ce que tu lui as dit ?

CAMILLE. Rien. Des choses qu'on dit pour calmer les gens.

ADÈLE. Ça a marché ?

---

CAMILLE. Un peu. Très peu. Pas du tout. De toute façon le train est arrivé, nous sommes descendus. (*Silence.*) Elle pleurait encore quand nous sommes descendus.

ADÈLE. Et puis ?

CAMILLE. Et puis rien. Je lui ai dit au revoir, elle m'a remercié, je suis parti. (*Un temps.*) J'ai eu une journée épuisante. (*Un temps.*) Dans le TGV que je prends, il y a un ordinateur allumé par personne, et un silence de mort. Je suis dans ce train comme dans mon bureau. Des trajets identiques. Silencieux. Je l'ai pris des centaines de fois maintenant. Il ne s'est jamais rien passé. Et ce matin, pour la première fois, quelqu'un a introduit une faille dans le déroulé du voyage. Quelqu'un nous a rappelé qu'on était en voyage. Ce n'était pas seulement ce petit voyage de quarante-cinq minutes qui était perturbé. Mais la somme de tous les voyages que j'avais faits sur cette ligne. Ce qui faisait en tout plusieurs journées, et des milliers de kilomètres.

*Silence.*

ADÈLE. C'est drôle. Je passe deux fois plus de temps en voiture que toi en train. Deux fois. Exactement. Et pourtant quand tu dis que tu fais Lille-Bruxelles tous les jours tout le monde s'apitoie. Et quand je dis que je fais Lille-Arras, personne. Ça doit paraître moins impressionnant.

CAMILLE. C'est injuste.

ADÈLE. D'autant que dans le train tu es complètement libre, tu as quarante minutes que tu peux occuper comme tu veux, alors que moi, ma concentration est mobilisée, ce sont des heures de vie entières qui sont absorbées par la route.

CAMILLE. Mais c'est moins ennuyeux. Tu conduis.

ADÈLE. Il n'y a rien de plus ennuyeux que de conduire sur l'auto-route.

*Silence.*

CAMILLE. Tu as vu ta nouvelle classe ?

ADÈLE. Oui.

CAMILLE. Les quatrièmes ?

---